Revue britannique

Revue britannique. 1844/07-1844/08.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

Géographie. — Voyages. — Mœurs.

TAÏTI.

HISTOIRE NATURELLE ET POLITIQUE.

II (1).

DESCRIPTION DES TAÏTIENS. — SUPÉRIORITÉ PHYSIQUE DES CHEFS. — SUPPOSITION DE BOUGAINVILLE. — MÉPRIS DE LA PEAU BLANCHE. — DIVISION DE L'ANNÉE TAÏTIENNE. — SYSTÈME DE NUMÉRATION. — MANIÈRE DE MESURER LES DISTANCES. — L'HOMME AUX JAMBES DE FER. — LES CISEAUX CUIITS AU FOUR. — LA TORTUE ÉTRANGLÉE. — POPULATION DE L'ARCHIPEL. — DIVERSES CAUSES DE DÉPOPULATION. — ORIGINE DES POLYNÉSIENS. — TRADITIONS A CE SUJET. — RESSEMBLANCES NOMBREUSES ENTRE LES MŒURS, LE LANGAGE, ETC., DES POLYNÉSIENS ET CEUX DES AMÉRICAINS ET DES ASIATIQUES. — ÉTAT D'INFÉRIORITÉ OU LES FEMMES SONT PLACÉES VIS-A-VIS DES HOMMES. — USAGE DES BAINS. — BAINS D'EAU DOUCE PRÉFÉRÉS AUX BAINS DE MER. — COUTUMES ÉPILATOIRES. — MANIÈRE BIZARRE DE SE FAIRE LA BARBE. — COIFFURE EN FLEURS NATURELLES OU ARTIFICIELLES. — INSTRUMENTS DE PÊCHE. — CANOTS. — TERREUR DES REQUINS. — MANIÈRE DE PEINDRE UNE FLEUR SUR UN TISSU. — NATTES. — OREILLER DE BOIS. — INSTRUMENTS DE MUSIQUE. — DIVERS JEUX DE BALLE. — DANSES. — COMBATS DE COQS. — COMBATS A LA NAGÉ. — SOCIÉTÉ AREOÏ. — INFANTICIDE. — CÉRÉMONIES DU MARIAGE. — POLYGAMIE. — COMBATS SINGULIERS. — ARMES. — COMBATS MARITIMES. — FORTERESSES. — MYTHOLOGIE. — IDOLES ET TEMPLES. — SACRIFICES HUMAINS. — PROPHÉTIES. — TRADITION DU DÉLUGE. — CÉRÉMONIES FUNÉRAIRES. — EMBAUMEMENT, ETC., ETC.

Les îles de l'océan Pacifique sont peuplées de deux races d'hommes bien distinctes, et qui, à certains égards, diffèrent entièrement l'une de l'autre. La plus ancienne se compose de ce qu'on appelle nègres océaniques : ses caractères sont la couleur noire de la peau, la petitesse de la stature et la

(1) Voir la livraison de juin.

nature laineuse de la chevelure. L'autre se rapproche beaucoup de la race malaise et des Indiens de l'Amérique. Mais, quoique les signes généraux de ces deux races se reproduisent sur toute l'étendue de l'océan Pacifique, elles offrent dans chaque archipel des modifications particulières.

Les Taïtiens ont, pour la plupart, une taille au-dessus de la moyenne ; mais leurs membres sont moins musculeux que ceux des habitants des îles Sandwich. Ces insulaires sont aussi moins vigoureux que ceux des îles Marquises, les plus lestes et les plus agiles de toute la Polynésie orientale. Ils sont encore inférieurs, sous ce rapport, aux habitants de la Nouvelle-Zélande. Ils n'ont ni la gravité des insulaires de l'archipel des Amis, auxquels ils ressemblent du reste, ni la vivacité de ceux des Marquises. Cependant leurs membres sont bien constitués, et quoiqu'ils contractent, avec de l'embonpoint, une nonchalance apathique, il y a de la grâce dans leurs mouvements, de la liberté et de l'aisance dans leurs manières. Ceux qui résident à l'intérieur des terres ou qui visitent fréquemment les parties montagneuses des îles forment une exception à cette règle générale : l'habitude où ils sont de gravir pieds nus les flancs escarpés des rochers est probablement cause qu'ils tournent leurs orteils en dedans, ce qui rend leur démarche excessivement gauche.

Si l'on rencontre souvent parmi eux de véritables types de beauté humaine, il n'est pas rare, non plus, d'y trouver des êtres difformes par suite des maladies que les navigateurs ont introduites dans ces îles, et qui affectent les traits du visage et les muscles du corps. Ils sont aussi sujets à une autre maladie qui a pour effet de courber l'épine dorsale. Les naturels prétendent que cette infirmité n'était pas connue de leurs pères, et qu'elle leur fut apportée par l'équipage de Vancouver. Le fait est qu'elle ne règne pas dans les autres archipels, et bien qu'aujourd'hui un très-grand nombre de Taïtiens en soient affligés, il y a lieu de croire qu'à l'exception de la lèpre qui a sévi parmi eux dès l'antiquité la plus reculée, ce peuple était, primitivement, exempt de presque toute difformité.

Les Taïtiens ont la physionomie ouverte et agréable, quoique leurs traits soient fortement prononcés, et quelquefois en saillie. Lorsque les os du front et de l'occiput n'ont pas été comprimés dans l'enfance, l'angle de la face est parfois aussi horizontal que celui des Européens; or, la pratique en question est souvent employée par les mères à l'égard de leurs enfants mâles qui sont désignés pour devenir des guerriers. Le front, qu'il soit haut ou bas, est toujours parfaitement dessiné. Les sourcils sont noirs, quelquefois arqués, mais plus communément droits. Les yeux sont ordinairement petits, mais brillants et d'un noir de jais. Les os des joues sont hauts. Le nez, tantôt rectiligne, tantôt aquilin, se renfle vers les narines; il est rarement plat, quoique ce fut autrefois l'habitude parmi les mères et les nourrices de comprimer le nez des enfants du sexe féminin, parce qu'un nez épais et camus était considéré comme le complément nécessaire de la beauté humaine. La bouche est en général bien formée; cependant les lèvres sont quelquefois un peu trop épaisses, sans toutefois ressembler à celles des nègres d'Afrique. Les dents sont parfaitement saines, un peu grandes, mais d'une blancheur remarquable. Les oreilles sont larges. Le visage est rond ou ovale; rarement il présente cette forme angulaire qu'offre celui des Tartares; le profil se rapproche beaucoup du profil européen. Les cheveux sont d'un brun foncé ou d'un noir très-brillant; ils ne sont point plats comme ceux des Indiens d'Amérique, ni laineux comme ceux des nègres de la Nouvelle-Guinée ou de la Nouvelle-Hollande.

La différence de taille entre les deux sexes n'est pas aussi marquée qu'en Europe. Les femmes, bien que plus faibles et plus délicates que les hommes, ne laissent pas d'être fortes et vigoureusement constituées. Elles ont en général la figure pleine et un air de santé.

Une particularité notable dans la physiologie des Taïtiens c'est que les chefs, sans presque aucune exception, se distinguent du commun du peuple par un extérieur avantageux et rempli de dignité; cependant ils ne doivent pas le rang qu'ils

occupent à leurs avantages personnels, mais bien à leur naissance. Cette remarque s'applique à la plupart des archipels de l'océan Pacifique, et surtout à celui de Taïti : le père de Pomaré avait une taille de six pieds quatre pouces anglais; celle de Pomaré II était de six pieds deux pouces. Les exemples de ce genre ne manquent pas. Bougainville, frappé de cette différence entre les chefs et le reste de la population, avait supposé que les premiers appartenaient à une race distincte, laquelle avait autrefois subjugué les aborigènes, et dont la supériorité physique et morale s'était perpétuée dans ses descendants. Pour expliquer ce fait, il n'est pas besoin de recourir à la supposition de Bougainville : il suffit de tenir compte de la différence d'éducation, d'un régime plus régulier et mieux entendu, de l'usage des bains et des habitudes de la vie.

Les couleurs prédominantes chez les indigènes sont l'olive, le bronze, ou un brun rougeâtre qui s'éloigne également du noir de jais de l'Africain et de l'Asiatique, du jaune du Malais et de la couleur cuivrée de l'Indien d'Amérique, mais qui présente souvent une sorte de moyen terme entre les deux dernières teintes. Toutefois on remarque une grande variété de nuances, non-seulement parmi la population des divers archipels, mais même parmi les habitants de la même île. Ainsi les naturels des îles des Perles, situées à l'est et très-près de Taïti, sont d'une couleur plus noire que ceux des îles Géorgiennes; ceux de Maniaa ou Mangeaa, ceux de Ruturu et des îles situées au sud de Taïti et désignées par Malte-Brun sous le nom d'îles Australes, enfin la plupart des membres de la famille régnante de Raiatea ne sont pas d'une couleur plus foncée que les populations du sud de l'Europe.

Les enfants, au moment de leur naissance, sont presque aussi blancs que chez nous. Ce qui brunit leur peau, c'est qu'ils sont constamment exposés à un soleil dévorant. Les parties de leur corps que protègent les légères étoffes du pays restent beaucoup plus blanches que les autres. Les femmes, qui s'occupent à tresser des nattes et qui travaillent à l'om-

bre, ont le teint très-clair; tandis que les pêcheurs se distinguent entre tous par la couleur foncée de leur peau.

Comme cette couleur foncée passe généralement chez ce peuple pour un signe de force, les hommes se montrent peu soucieux de se défendre contre les rayons du soleil. Anciennement, lorsqu'ils visitaient un champ de bataille pour y recueillir les ossements de ceux qui avaient été tués, afin d'en fabriquer des ciseaux, des vrilles, des hameçons, ils choisissaient toujours ceux dont la peau était la plus noire, supposant que c'étaient les plus durs et les plus forts. J'ai vu des indigènes contempler avec admiration un d'entre eux dont le visage était bien bruni; je les ai entendus s'écrier : *Taata ra e te reere! ivi maïtaï tona!* c'est-à-dire : Comme cet homme est noir! quels bons os il a! Un teint blanc n'est pas un objet d'envie pour ces insulaires. Autrefois ils s'imaginaient que la blancheur de la peau des Européens provenait de quelque maladie : ils avaient conçu cette idée en observant les effets d'une espèce de lèpre qui sévit parmi eux et qui rend plus pâles les parties du corps qu'elle affecte; aujourd'hui ils savent mieux à quoi s'en tenir.

Sous le rapport de la capacité d'esprit, les Taïtiens sont encore plus remarquables que sous celui des avantages physiques. Quant on les compare avec les autres nations de la Polynésie, on trouve qu'ils sont curieux, avides de s'instruire, qu'ils savent inventer et imiter; leurs mœurs polies, les fables de leur mythologie, les légendes de leurs dieux, les chants de leurs bardes, l'éloquence pleine d'images et de passion qu'ils déploient quelquefois dans leurs assemblées, et, par dessus tout, l'abondance, la variété, la précision et la pureté de leur langue, témoignent en faveur de leur aptitude intellectuelle. D'autres circonstances viennent à l'appui de cette conclusion. Ainsi, bien qu'ils ne connaissent rien de l'usage de la boussole et du compas, ils ont des noms pour les quatre points cardinaux : ils appellent le nord *apatoa*; le sud, *apatoeraii*; l'est, *ti hitia-o-te-ra* ou lever du soleil; et l'ouest, *toa-o-te-ra* ou coucher du soleil.

Ils supputent le temps par les *uis* ou générations, et plus généralement encore par années. Chez eux, l'année, ou *matahiti*, se compose de douze à treize mois lunaires; le *taï* ou *matarii* comprend l'espace d'une demi-année. Le mois est de trente jours. Chaque mois a son nom particulier. Les insulaires sont tous d'accord pour la durée de l'année; mais ils ne s'entendent pas pour l'époque où elle commence et pour les noms des mois.

Le tableau suivant indique leur méthode de diviser le temps. Il a été copié d'un petit livre ou traité d'arithmétique à l'usage de Taïti, dressé par M. Davies et imprimé à Huahina, en 1819; et la méthode dont il s'agit avait été adoptée par le roi Pomaré II et la famille régnante.

1. Avarehu.... Nouvelle lune qui commence vers le solstice d'été de Taïti, c'est-à-dire vers les dix derniers jours de décembre, ou les premiers de janvier.
2. Taahu..... Janvier et une partie de février. La saison de l'abondance.
3. Pipiri..... Février et une partie de mars.
4. Taaoa..... Mars et une partie d'avril. La saison de la disette.
5. Aūnunu.... Avril et une partie de mai.
6. Apaapa..... Mai et une partie de juin.
7. Paroro-mua. Juin et une partie de juillet.
8. Paroro-muri. Juillet et une partie d'août.
9. Muriaha.... Août et une partie de septembre.
10. Hiaia..... Septembre et une partie d'octobre.
11. Tema..... Octobre et une partie de novembre. La saison de la disette.
12. Te-eri..... Novembre en tout ou partie. C'est l'époque où le fruit de l'arbre à pain commence à fleurir.
13. Te-taii..... Décembre en tout ou partie.

Comme on le voit, cette division n'est pas exacte, puisque treize lunes excèdent la durée de l'année solaire. Aussi, pour conserver l'ordre des saisons, les Taïtiens omettent-ils généralement la lune qui correspond au mois de mars ou celle qui correspond au mois de juillet, de manière que leur année n'en comprend que douze.

Ils comptent trois saisons : la première , qu'ils appellent *te-taii*, est l'automne, époque où l'on récolte le fruit de l'arbre à pain; elle commence avec le mois de décembre , *te-taii*, et dure jusqu'au mois de janvier, *taahu*. C'est la saison de l'été et de la moisson pour les îles de la mer du Sud; c'est aussi la saison des pluies. La seconde s'appelle le *taii-miti-rahi*, ou saison de la haute-mer; elle s'étend de novembre jusqu'à la fin de janvier. La troisième, qui se nomme le *taii-poai* est la plus longue; elle comprend depuis juillet jusqu'à octobre, c'est la saison de l'hiver et de la disette.

Les Taïtiens ont un nom pour chaque jour, et même pour chaque nuit du mois; cependant ils calculent par nuits et non point par jours. Ainsi ils disent : Combien y a-t-il de nuits que telle chose s'est passée ?

Les nuits qui suivent la pleine lune sont considérées comme adoptées par les Génies et les Esprits pour leurs apparitions, et les voleurs, qui profitent de cette croyance populaire, les choisissent pour leurs exploits. On ne voit pas que les Taïtiens aient jamais divisé les mois en semaines et qu'ils aient connu le partage des heures; la position du soleil sur l'horizon leur tient lieu de montre, et ils expriment par des noms particuliers les diverses phases de son cours. Du reste, depuis l'arrivée des missionnaires, ils ont adopté les noms anglais des mois et des jours.

Une chose extrêmement surprenante de la part d'un peuple non civilisé, c'est le système de numération des Taïtiens. Ce système est décimal, comme on le verra par le tableau suivant :

Atahi	un	Aono	six
Arua	deux	Ahitu	sept
Atoru	trois	Avaru	huit
Amaha	quatre	Aïva	neuf
Arima	cing	Ahuru	dix

Pour exprimer onze, ils disent *ahuru matahi*, dix et un, et ainsi de suite jusqu'à vingt, qu'ils rendent par *arua ahuru*, c'est-à-dire deux dizaines; vingt et un se rend par deux di-

zaines et un, trente par trois dizaines, et ils continuent de la sorte jusqu'à cent ou *raïï*; puis ils reprennent d'après la même méthode jusqu'à mille ou *mano*; dix mille s'exprime par *manotini*, cent mille par *rehu* et un million par *iii*.

Ce chiffre est le point culminant de leur système : ils ne comptent point au delà.

Encore une fois, l'établissement du système décimal dans ces îles est une chose extrêmement curieuse. On se demande de quel pays et à quelle époque il peut avoir été apporté : tout prouve que la contrée dont les habitants sont venus peupler cet archipel était elle-même très-civilisée.

Les Taïtiens mesurent l'espace par la durée du trajet : ainsi ils diront que la distance de Taïti à Huahine est d'une nuit et d'un jour.

Cette race se distingue par les dons de l'esprit plus encore que par ceux du corps. En dépit d'une certaine légèreté qui leur est naturelle, et d'un penchant à l'indolence qui est la suite de la chaleur du climat, les habitants montrent une grande facilité à apprendre : leurs capacités morales, quoique plus développées que leurs facultés intellectuelles, présentent souvent d'étranges contradictions. Leur hospitalité est proverbiale; et, sous ce rapport, ils ne le cèdent à aucun peuple. Leur humeur paisible et enjouée se dément rarement : leurs plaisanteries sont dénuées de malice; elles ne se bornent pas aux individus, elles s'étendent quelquefois à des localités entières : ainsi, la population de Tahaa est en butte à maints quolibets, parce qu'un individu de cette île ayant vu pour la première fois un étranger chaussé de bottes, s'écria que cet homme avait des jambes de fer. On se moque aussi des Huahinéens, parce que l'usage de ciseaux ayant été introduit parmi eux et un de ces instruments s'étant ébréché, les insulaires, après plusieurs expédients pour lui rendre le fil, s'avisèrent de le jeter dans un des fours où ils font cuire le fruit de l'arbre à pain; depuis lors, ils ont pour sobriquet *feia eu puoti*, c'est-à-dire les gens qui ont fait cuire des ciseaux. Enfin on se raille aux dépens des Taïtiens, parce que quelques-uns d'entre eux,

qui habitaient dans l'intérieur de l'île et loin de la mer, essayèrent un jour d'étrangler une tortue ; le testacé rentra sa tête sous son écaille, et les bons Taïtiens demeurèrent ébahis et forts penauds. C'est de là que leurs voisins les appellent *feia numi honu*, c'est-à-dire les gens qui ont étranglé une tortue.

Il est inutile de rien dire ici des mœurs licencieuses des Taïtiens, c'est un sujet trop connu. Il n'est personne qui ne sache que les mœurs relâchées, plus encore que la beauté du climat, ont fait donner à l'archipel le nom de Nouvelle-Cythère ; quoi qu'il en soit, elles ont pour effet d'énerver le corps et l'esprit des habitants, et c'est sans doute la cause qui fait que la moyenne de la vie humaine y est plus courte que partout ailleurs.

Le chiffre de la population de Taïti a été diversement évalué. Le capitaine Cook, d'après des données évidemment fausses, le portait à deux cent mille ; le capitaine Wilson, en 1797, l'estimait à seize mille ; et quelques années plus tard, les missionnaires anglais le réduisaient à huit mille. Deux faits sont constants : c'est qu'autrefois cet archipel était beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui, et que, depuis l'introduction du christianisme, le progrès de la dépopulation s'est arrêté. Le premier de ces deux faits se prouve par le nombre prodigieux de monuments, de temples et d'anciens édifices que l'on trouve dans le fond des vallées et sur les pentes des montagnes ; ces vestiges appartiennent à la même race que celle qui existe maintenant, mais cette race devait être beaucoup plus nombreuse. On voit encore des vieillards qui ont gardé souvenance du temps où l'archipel comptait un nombre d'habitants plus considérable. Les progrès de la dépopulation étaient si rapides que les îles semblaient devoir se changer bientôt en un désert ; les prêtres annonçaient que la nation allait s'éteindre. Ils disaient : *E tupu te faiü, e toro te tatero, e moa te taata* ; le *hibiscus* croîtra sur toute la surface de l'archipel ; le corail y étendra ses ramifications et l'homme disparaîtra.

Il y eut un moment où cette prédiction fut sur le point de s'accomplir, et où les guerres, les infanticides, les maladies et les sacrifices humains menacèrent d'effacer de la terre la race qui peuplait l'archipel de Taïti.

De ces diverses causes, les unes existaient déjà avant la découverte de ces îles : les autres, et par là il faut entendre surtout les maladies, sont d'une origine plus récente. En 1790, l'équipage de Vancouver, et en 1807, celui d'un baleinier anglais, y apportèrent avec eux un poison qui, se propageant rapidement, ne tarda pas à infecter toute la population et causa d'affreux ravages. L'usage des armes à feu, qui fut introduit vers la même époque, rendit les guerres plus fréquentes, sinon plus meurtrières : ajoutons à cela l'abus des liqueurs distillées. Avant que cet archipel fût visité par les vaisseaux européens, les habitants ne connaissaient pas les liqueurs fortes. Leur seul breuvage de ce genre se nommait *ava*. La plante dont ils l'exprimaient était rare et la culture en demandait beaucoup de soin, en sorte que les effets délétères de cette boisson ne s'étendaient pas dans la masse du peuple ; d'ailleurs c'était plutôt une espèce de narcotique qu'une boisson enivrante.

Mais lorsque les Taïtiens eurent appris à distiller des liqueurs de leurs racines indigènes et que les vaisseaux étrangers leur apportèrent du rhum en abondance, les habitudes d'ivresse devinrent générales, et, avec elles, arrivèrent les excès en tout genre, la démoralisation, la misère et tous les abus qui contribuent à la dépopulation.

L'origine des insulaires de Taïti et des autres archipels de l'océan Pacifique est un mystère qu'on n'a point encore pu pénétrer ; disséminée sur une immense étendue et séparée des autres mondes, cette race présente une analogie de caractère, une identité de langage, qui portent à croire qu'elle sort de la même source ; mais cette source, quelle est-elle ? on ne sait.

Les Taïtiens attribuent la création de leurs îles et de leurs habitants à Taaroa ou à la coopération de Taaroa et de Hina. Parmi leurs traditions, les unes portent que les îles formaient

primitivement un large continent, mais que les dieux irrités le brisèrent et en dispersèrent les fragments sur toute la surface de la mer; les autres racontent que Taaroa se donna tant de mal pour créer le monde qu'il en fut inondé de sueur, et les gouttes de cette sueur produisirent l'océan. L'amertume et la transparence des eaux de mer trouvent ici leur explication.

Plusieurs de ces traditions offrent quelque analogie avec les livres des Hébreux et prouvent que le peuple dont les Polynésiens descendent connaissait l'histoire de Moïse; plusieurs se rapportent à la mythologie des Brahmes et des Hindous. Nous en citerons quelques exemples: *Meru* ou le mont Meru, le séjour des dieux, le ciel des Indous, a la même signification chez les habitants des îles de l'océan Pacifique, c'est là qu'ils placent leurs rois qui sont morts et leurs chefs qui ont été déifiés. Les lois de Menu (1) défendent qu'un brahmine mange avec sa femme ou soit présent quand celle-ci mange; or cette défense est universellement observée dans les îles: partout l'homme et la femme prennent leur repas séparément. Les Hindous comptent au nombre de leurs dieux *Varuna* et *Vahni*; les Polynésiens ont *Varua* et *Vaiti*. On voit que la différence est légère; mais l'analogie ne se borne point là, on la trouve dans les mœurs, les cérémonies du mariage, les sacrifices, les monuments funéraires, etc. Ce n'est pas tout. Il existe une ressemblance frappante pour les habitudes, le langage, et tout ce qui constitue l'individualité d'un peuple, entre les Polynésiens d'une part, et de l'autre, les Madécasses, les habitants des îles Kuriles et Alécètes, lesquels forment, comme on sait, une chaîne qui unit l'Asie et l'Amérique; cette ressemblance s'observe même entre les Polynésiens et les Mexicains. On trouve chez les premiers les traits du visage, la constitution physique, la pratique du tatouage usitée chez les Ascutes et quelques tribus de l'Amérique; leur

(1) Menu était le Noé des Hindous, et Miru fut le premier roi des îles Sandwich.

coutume d'embaumer les cadavres des chefs et de les conserver sans les confier à la terre; la forme et la structure pyramidale de leurs temples et de leurs tombeaux; le mot *teu* ou *tev*, employé pour signifier Dieu; leur usage d'exposer les enfants; leurs jeux de hasard; leur manière d'arranger leurs cheveux et de les entremêler de plumes en guise d'ornement; plusieurs de leurs locutions; leur habillement, entre autres le *poncho*; enfin la légende concernant les Incas offre une grande ressemblance avec celle de *Tii*, qui, suivant les Taïtiens, descendait du soleil.

Encore une fois l'origine des Polynésiens est couverte d'un mystère impénétrable. Sont-ils venus de l'Amérique ou de l'Asie? Quand et par quel moyen cette émigration a-t-elle eu lieu? voilà ce qu'on ignore: tout ce que l'on sait, c'est que les canots des indigènes peuvent traverser des espaces de mer considérables, et que le vent qui souffle de l'Amérique vers ces îles est favorable aux navigateurs qui s'avancent dans cette direction. Cette circonstance, jointe à celles qui précèdent, porte à supposer que c'est le continent américain qui a peuplé les archipels de l'océan Pacifique; en attendant des preuves plus concluantes, il faut nous contenter de cette simple conjecture.

En voyant le goût désordonné que montrent les Taïtiens pour les plaisirs et les amusements de toute sorte, on croirait qu'ils forment un peuple sociable et qu'ils sont dignes de comprendre les douceurs de la vie domestique; il n'en est rien cependant. Jamais chez eux on ne voit de ces réunions de famille où le père, la mère et les enfants prennent ensemble leur repas et se reposent à l'ombre du même bosquet. Les lois d'*Oro* et de *Tani* défendent impérieusement à la femme, non-seulement de partager le repas de son mari, mais encore de préparer le sien au même feu et de le prendre dans le même local. Cette restriction s'étend aussi à tous les individus du sexe féminin appartenant à la même famille. En cas de chagrin ou de maladie, dans quelque circonstance que ce soit, elle isole l'homme de sa femme, de sa mère, de sa sœur, de sa fille.

Les hommes, et principalement ceux qui ont été attachés au service des idoles, sont considérés comme *ra*, c'est-à-dire sacrés; les femmes, au contraire, sont *noa*, c'est-à-dire impures et d'un ordre inférieur: les premiers ont le droit de manger de la chair de porc, de volaille, de poisson, des noix de coco, et en général de tout ce que l'on offre aux dieux; ces mêmes aliments sont interdits aux femmes sous peine de mort, elles les souilleraient en y touchant. Elles ne peuvent pas se servir d'un feu qu'un homme a allumé et auquel il a fait cuire son repas: ce feu est sacré. Les paniers dans lesquels les hommes tiennent leurs provisions sont sacrés ainsi que le toit sous lequel ils les mangent: de là, les femmes sont condamnées à se nourrir de chétifs aliments qu'elles apprêtent à des feux distincts, qu'elles gardent dans des corbeilles séparées, qu'elles prennent à l'écart dans de petites huttes bâties tout exprès et loin de la société des hommes.

Les Taïtiens n'ont des heures réglées ni pour leurs repas, ni pour leurs instants de repos et de travail: ils prennent quelque nourriture dans la matinée, mais leur principal repas a lieu dans la soirée. Ils mangent beaucoup à la fois, ce qui tient non-seulement à leur voracité, mais aussi à la nature peu substantielle de leurs aliments. Le matin est pour eux la meilleure partie du jour, ils se lèvent de bonne heure, avec et même avant l'aurore, et ils se couchent fort tard, surtout lorsque la lune illumine ces lieux enchantés; mais ils emploient à dormir presque tout le milieu de la journée.

L'usage fréquent des bains, chez ce peuple, doit sans doute être attribué à la chaleur du climat. Il est observé par toutes les classes, quel que soit l'âge ou le sexe: l'enfant qui vient de naître est aussitôt lavé dans les eaux de l'Océan, et le dernier effort du vieillard décrépît consiste souvent à se traîner vers le rivage pour goûter encore une fois les effets salutaires du bain. Une particularité assez curieuse, c'est que les indigènes, sans aucune exception, préfèrent, pour se baigner, les cours d'eau qui descendent des montagnes aux flots salés de la mer. Les premiers sont regardés comme un remède souverain dans

plusieurs maladies : il faut dire ici que ce prétendu remède aggrave souvent le mal ; quoi qu'il en soit, l'eau salée est abandonnée pour l'eau fraîche. Les pêcheurs, après avoir plongé cinquante fois au sein des vagues pendant la journée, ne manquent jamais de gagner le ruisseau le plus proche et de s'y baigner avant de rentrer à leur habitation ; ils disent que l'eau de mer produit une certaine irritation extrêmement désagréable. Il n'est personne qui ne prenne au moins un bain par jour, la plupart en prennent jusqu'à trois.

Cette fréquence des bains contribue à entretenir chez les indigènes le goût de la propreté ; ils portent ce goût jusqu'à s'épiler le corps : jadis ils employaient pour cette opération des écailles, des dents de requin ou le jus de certaines racines ; aujourd'hui il se servent de rasoirs et de canifs. Ils n'ont pas de barbiers ; chaque Taitien se fait faire la barbe par son voisin et lui rend cet office à son tour. Cette coutume donne lieu aux scènes les plus amusantes : quelques chefs seulement connaissent l'usage du savon, le bas peuple n'y a pas recours, et cette circonstance, qui ajoute aux souffrances du patient, ajoute aussi aux difficultés de la tâche de l'opérateur. Le premier, pour mieux garder l'immobilité, s'étend par terre, sur le dos ; peu lui importe que ce soit dans sa hutte ou en plein air ; à l'ombre de quelque arbre touffu, il se couche et attend ; le second s'agenouille à ses côtés et lui promène sur la face l'instrument de douleur, après quoi ils changent de rôle et de posture, et le patient peut se venger à son tour. La gravité de l'un de ces deux hommes, l'air de sérieuse attention avec lequel il poursuit sa tâche et médite en lui-même le supplice qu'il va tout à l'heure éprouver et dont il a l'image sous les yeux, contraste plaisamment avec les grimaces et les contorsions de l'autre. Il arrive parfois que le tranchant du rasoir s'ébrèche ou s'émousse, et que nos deux compagnons jugent à propos de lui rendre le fil en le repassant sur une pierre à aiguiser ; l'opération reste suspendue et le patient garde son attitude ; que si l'opérateur ne trouve pas sous sa main une pierre comme il la veut, les voilà tous deux qui se mettent en

quête, celui-ci à moitié rasé, celui-là ne demandant pas mieux que de l'être tout à fait; lorsqu'ils ont enfin trouvé l'objet de leur recherche, ils se remettent à l'ouvrage.

De tout temps les deux sexes ont donné le plus grand soin à leur coiffure : avant l'arrivée des missionnaires, les femmes ornaient leurs cheveux de fleurs naturelles qu'elles arrangeaient avec beaucoup de goût; elles savaient aussi faire des fleurs artificielles; aujourd'hui elles ont adopté pour la plupart les bonnets et les chapeaux disgracieux qu'on leur envoie d'Angleterre, et l'usage des fleurs et des huiles parfumées a beaucoup diminué.

Les Polynésiens sont peut-être les plus habiles pêcheurs qu'il y ait au monde; ils savent se fabriquer une foule d'engins de pêche très-ingénieux, notamment de grands filets pour prendre le saumon, des harpons, des hameçons en bois, en écaille, en os, et même en os humains. Ceux de ces hameçons que l'on destine à la pêche du requin ont un aspect formidable; jadis les Taïtiens se régalaient de la chair du requin, et la capture d'un de ces poissons donnait lieu à maintes réjouissances : une chose à remarquer, c'est que la pêche au feu ne leur était pas inconnue.

La description que le capitaine Cook a donnée des canots des Taïtiens nous dispense de rien dire à ce sujet; ces canots, avec leur proue et leur poupe qui se relevent en l'air, représentent assez fidèlement les navires qui portèrent les héros grecs sur les bords de Troie.

Ces embarcations légères ne sont que trop sujettes aux accidents. Gagner la terre à la nage ne serait rien pour les indigènes, qui se hasardent assez rarement à une grande distance du rivage; mais ces mers sont infestées de requins, et il est arrivé que des équipages entiers ont été dévorés par ces monstres; aussi le requin est-il pour les insulaires l'objet d'une terreur excessive et même d'idées superstitieuses. Par exemple, ils avaient fait un dieu du grand requin bleu (*squalus glaucus*); au lieu de chercher à détruire les poissons appartenant à cette variété, ils s'efforçaient de se les rendre propices par

des offrandes et des prières; ils leur avaient élevé des temples où des prêtres officiaient; ces prêtres, les requins bleus ne manquaient jamais, dit-on, de les reconnaître en mer et ils avaient pour eux toute la déférence convenable. Suivant une de ces traditions fabuleuses, l'île de Taïti était autrefois un requin : Matarafaü, à l'est, formait la tête de ce poisson prodigieux; un endroit situé près de Faaa, à l'ouest, était sa queue; le grand lac Vaibiria occupe la place où était son ventre et ses ouies, et la montagne Orohena, la plus haute de l'île (six à sept mille pieds au-dessus de la mer), était son aileron; Matavaï formait ses nageoires; grâce aux travaux apostoliques des missionnaires, ces idées superstitieuses se sont en partie effacées.

Avant que les Européens apportassent dans les îles leurs étoffes de soie, de laine, de coton, les indigènes se fabriquaient une espèce de drap avec des écorces d'arbre. Ils emploient pour cela l'écorce de l'arbre à pain, celle du mûrier, celle de l'*auti*, de l'*ava*. Cette écorce est battue au moyen d'un maillet rayé, jusqu'à ce que les fibres, en s'entremêlant, forment un tissu. Croirait-on qu'avec une méthode aussi simple ils peuvent confectionner des pièces d'étoffe de quatre cents pieds de longueur sur huit de largeur? Quand la pièce est blanchie et qu'on l'a fait sécher au soleil, on la roule et on la recouvre d'une natte. Puis on suspend le tout au plancher de l'habitation. L'introduction du drap étranger a été cause que les étoffes indigènes ont diminué de prix et que l'on n'en confectionne plus en aussi grande quantité. Cependant elles sont encore d'un usage presque universel parmi les basses classes de la population.

Les Taïtiens excellent à teindre leurs tissus, et savent leur donner les plus riches couleurs. Ils se servent, pour cela, de la racine d'aïto (*casuarina*) ou de tiari (*aleurites*), qui produit une couleur de chocolat, et des feuilles d'arum qui produisent une nuance soit d'un rouge brillant, soit d'un beau jaune. Quant au dessin des étoffes, c'est la nature qui le fournit. Veut-on y dessiner une fleur quelconque : on cueille cette fleur

sur sa tige, on la trempe avec soin dans la couleur qu'on a préparée, et on la pose sur le tissu, où elle se dessine elle-même. Pour rendre certains tissus imperméables, on les enduit d'une espèce de gomme qui tient lieu de vernis.

Comme les femmes et les filles des chefs luttent ensemble à qui fera la plus belle pièce d'étoffe, la reine se croirait dégradée si quelque rivale la surpassait en industrie.

Il ne faut pas s'imaginer que ces légers tissus des Taïtiens soient aussi solides que les nôtres. La pluie, l'humidité, les dissolvent et en effacent les couleurs; néanmoins, ils sont appropriés au climat, et quand on les tient bien secs, ils peuvent durer plusieurs mois. Ce sont principalement des femmes qui travaillent à fabriquer les étoffes. Cependant certains tissus réservés pour l'usage des temples devaient, dans l'origine, avoir été confectionnés par les hommes, et il fallait que l'opération du battage des écorces eût lieu pendant la nuit.

Les classes moyennes, et notamment les chefs secondaires, portaient autrefois des ceintures et des manteaux faits en nattes. On choisissait, pour confectionner ces nattes, les jeunes rejetons de quelques arbrisseaux, et l'écorce du *hibiscus*. Ce travail s'exécutait à la main, et défiait par sa régularité l'ouvrage d'un métier quelconque. Les voiles de canot, les lits sur lesquels dorment les insulaires sont des nattes fabriquées avec des feuilles de palmier. Ces voiles sont beaucoup plus légères, mais elles durent moins que nos voiles de toile. Quelques-unes ont douze pieds de largeur, et soixante, quatre-vingts et même cent pieds de longueur. Pour oreiller, les Taïtiens taillent une grosse pièce de bois, dont ils creusent le milieu. Ils dorment là-dessus aussi bien que sur un oreiller de plume. En général, ils se tiennent assis les jambes croisées sur les nattes qui recouvrent le plancher. Ils se servaient anciennement d'un siège qu'ils appelaient *iri* ou *nohooaa*, et qui, pour la forme, ressemblait à leur oreiller; mais il était beaucoup plus large, et, comme lui, fait d'une seule pièce de bois. Comme ce siège était concave, ils s'appuyaient le dos à l'un

des bouts, et les pieds à l'autre. Ce meuble, par la qualité du bois et le fini du travail, pouvait être extrêmement somptueux.

Parmi les ustensiles de ménage, le *venete* ou marmite tenait le premier rang. Le *venete* ressemblait plutôt à un canot qu'à une marmite. Il était fait de bois de tamanu. Il avait souvent sept à huit pieds de large et un pied de profondeur. La forme en était ovale : il était supporté par quatre pieds et servait à la cuisson des aliments. Il y avait aussi le *papahia*, espèce de mortier en bois, où l'on pilait le fruit de l'arbre à pain et divers autres fruits, au moyen d'un pilon de pierre qu'on nommait *penu*. Ces pilons étaient ou en basalte, ou en une espèce de corail poreux. Enfin, il faut mentionner les vases pour laver les pieds et les mains, les coupes à boire faites avec des noix de coco, et qu'on suspend, ainsi que les autres ustensiles, à de petits poteaux.

La musique et la danse forment un des principaux amusements des Taïtiens. Leur musique est quelque chose de discordant et de barbare qui ne se rapporte en rien aux lois de notre harmonie, et, à l'exception des sons doux et plaintifs que rend leur flûte indigène, elle choque affreusement les oreilles européennes.

L'instrument qui y domine est le *pahu* ou tambour. Il y en a de toutes les dimensions. Ils consistent en un bloc de bois que l'on creuse et qu'on perce par un bout. Sur cette extrémité, on tend une pièce de peau de requin. Les plus grands ne servent que dans les temples ; les autres sont destinés, soit à accompagner les chants des bardes, soit à rendre la danse plus animée, soit à exciter le courage des guerriers. Les plus grands se battent avec deux grosses baguettes, les plus petits avec la main nue. Les premiers produisent un bruit formidable : heureusement on ne s'en sert que pendant la nuit. Le musicien qui est voué à cet instrument ne le porte pas suspendu à son cou ; il le pose par terre, ce qui contribue encore à le rendre fort peu harmonieux.

Vient ensuite la trompette, qui est faite d'un coquillage

d'un pied de longueur, et dont l'ouverture doit avoir sept à huit pouces de diamètre. On creuse un trou dans cette coquille, et l'on y insinue une canne de bambou où souffle l'instrumentiste. On se sert de la trompette lorsque les prêtres vont en procession dans les temples, ou lorsque les guerriers marchent au combat, ou quand il s'agit d'inaugurer un nouveau roi, ou enfin quand le commerce a été frappé de quelque *tabu* (restriction).

Laissons le *ihara*, espèce de tambour formé de deux cannes de bambou unies ensemble, et arrivons au *vivo* ou flûte. Cet instrument consiste généralement en une canne de bambou. Il est percé, outre l'embouchure, de quatre trous, trois pour les doigts, un pour le pouce. Le musicien n'y souffle pas par la bouche, mais bien par le nez : il commence par se boucher la narine droite avec le pouce droit ; puis il applique l'embouchure de l'instrument à sa narine gauche. Le son qu'il en tire est doux, assez agréable, quoique un peu monotone, attendu le petit nombre de notes. Le *vivo* est surtout employé pour accompagner les chants plaintifs.

Chez chaque peuple on trouve que la poésie a devancé les autres productions de l'esprit humain. Les Taïtiens n'ont pas fait exception à cette règle générale. Leurs ballades remontent vraisemblablement à la plus haute antiquité. Plusieurs de leurs légendes étaient, dans l'origine, des chants funéraires ou élégiaques composés en l'honneur des rois ou des héros que la mort leur avait ravis. Leurs chansons roulent sur une foule de sujets. Les enfants les gravent de bonne heure dans leur mémoire. Les indigènes, en les chantant, les accompagnent de gestes et d'une espèce de pantomime qui en mettent les paroles en action. Ils ont une chanson pour les pêcheurs, une autre pour les constructeurs de canots, une autre pour ceux qui lancent les embarcations à la mer, une autre pour les bûcherons, etc. La plupart de ces chansons sont très-licencieuses, et quoique, par suite des efforts des missionnaires, elles soient tombées en désuétude, elles ne sont pas entièrement oubliées, et les naturels savent se les rappeler

lorsqu'il arrive un événement pareil à celui auquel elles ont trait.

Il est un mot qu'ils appliquent presque à tous leurs amusements, c'est le mot *heiva*. Ainsi ils ont *heiva-maona*, la lutte, *heiva-meto*, la boxe, *heiva-vivo*, l'action de jouer de la flûte, *heiva-ude*, le chant, etc. On ne voit pas qu'ils aient jamais été adonnés au goût du jeu, aux paris. Dans tous leurs passe-temps, ils ne cherchent que le plaisir.

Le *taupiti* ou *oroa* était la saison des fêtes publiques. La population des deux sexes, parée de ses habits les plus brillants, se réunissait pour assister aux divers jeux. De tous ces exercices, la lutte obtenait le plus de faveur, et souvent elle donnait son nom au *taupiti*, qu'on appelait alors *taupiti-maona*, c'est-à-dire assemblée pour lutter. Dans ces occasions on avait toujours soin d'apprêter une grande quantité d'aliments. Les lutteurs d'une localité défiaient ceux d'une autre, et l'épreuve avait lieu en présence des différentes populations de l'archipel. Les combattants commençaient par invoquer le secours de leurs dieux respectifs, et lorsqu'ils s'étaient acquittés de leurs dévotions, ils entraient dans l'enceinte que l'on avait préparée, n'ayant d'autres vêtements que leur ceinture, et le corps frotté d'huile. Rien n'égale l'intérêt avec lequel les assistants suivaient les péripéties du combat. Ils gardaient le plus profond silence ; mais dès qu'un lutteur avait été renversé, les compatriotes ou les partisans de son antagoniste faisaient éclater des cris de triomphe, les femmes dansaient pour insulter au vaincu, les tambours battaient. De leur côté les partisans du vaincu ne restaient pas tranquilles et résignés ; ils poussaient des vociférations, des menaces, et tâchaient, par leurs clameurs, de couvrir et d'étouffer celles du parti victorieux. C'était une scène de tumulte et de confusion inimaginable, et cette scène se répétait à la chute de chaque combattant. Quelquefois des femmes descendaient dans la lice, et luttaient soit avec d'autres femmes, soit avec des hommes. Ainsi l'on a vu la sœur de la reine en costume de lutteur, c'est-à-dire sans autre vêtement qu'une ceinture,

engager un combat d'adresse et de force avec un jeune chef, et cela, devant une très-nombreuse assemblée.

A la lutte succédait ordinairement la boxe ; mais cet amusement trouvait moins d'amateurs. Cependant des chefs, et même de vénérables prêtres ne dédaignaient pas d'y figurer, et l'on cite un prêtre d'Oro qui tua le même jour deux de ses antagonistes, un père et son fils.

Il y avait aussi des courses à pied, des joutes en canot, et des jeux militaires parmi lesquels on remarque le *vero-patia* qui consiste à lancer la javeline. Mentionnons encore le jeu de balle qui se pratiquait avec des bâtons, en guise de raquettes, et le jeu de ballon qui se pratiquait avec le pied. Enfin, il y avait un autre jeu qui consistait à s'emparer de la balle : mais il était réservé aux femmes seulement. On choisissait un emplacement sur le rivage : la balle lancée, les deux camps luttaient à qui s'en emparerait. Très-souvent la balle était poussée jusque dans la mer, et l'on voyait alors une vingtaine de femmes s'élancer au milieu des flots et continuer la lutte en nageant.

Les danses des Taïtiens étaient nombreuses et variées. Les deux sexes y prenaient part ; mais, dans quelques-unes, ils figuraient séparément. Les airs étaient exécutés par la flûte avec accompagnement de tambour, et parfois de voix humaines. La plupart de ces danses représentaient une sorte de pantomime, où les bras s'agitaient autant que les pieds. La plus décente était le *hura*, que dansaient les filles des chefs au nombre de cinq ou six. On invitait toujours les familles les plus distinguées du voisinage à y assister, et l'on recommandait les exécutantes à l'attention des jeunes chefs, dans l'espoir que ceux-ci, charmés de leurs grâces et de leur mérite, les demanderaient pour épouses. Les intervalles de repos étaient remplis par des espèces de bouffons qui étaient chargés de provoquer, par leurs cabrioles et leurs grimaces, le rire des spectateurs.

Venaient ensuite plusieurs danses extrêmement obscènes, placées, comme le *hura*, sous le patronage des dieux.

Les Taïtiens se livraient encore à beaucoup d'autres amusements, tels que le jeu de l'arc. Ils étaient passionnés pour les combats de coqs. Chez eux, ces amusements dataient des temps les plus reculés. Les coqs se présentaient au combat sans autre moyen d'attaque ou de défense que leurs armes naturelles. On ne donnait la préférence à aucune nuance particulière; on exigeait seulement que les sujets eussent des ailes pesantes, le cou bien garni de plumes, et de longues queues. Des défis s'engageaient entre les particuliers, et même entre les divers districts de l'île. Un dieu présidait à ces luttes : c'était *ruäifaatoa*, le dieu des combats de coqs, une des divinités inférieures.

Un des amusements qui sont restés en vigueur chez les Taïtiens, c'est la lutte à la nage : mais malheur quand le requin se met de la partie. Vainement les nageurs cherchent à l'effrayer en poussant de grands cris; le requin ne s'éloigne qu'après avoir fait deux ou trois victimes, et chaque année compte plusieurs accidents de ce genre.

Nous ne pouvons quitter ce sujet sans mentionner une institution très-curieuse, particulière à presque toutes les îles de l'océan Pacifique et appelée société *areoi*. Parmi les règles de cette société et les pratiques qu'on y observait, il y en a beaucoup qui ne sauraient être énoncées à cause de leur extrême obscénité : voici comment la légende taïtienne en explique l'origine :

« Oro, fils de Taaora (dieu créateur), forma le dessein de prendre une épouse parmi les filles de Taata, le premier homme. En conséquence, il dépêcha deux de ses frères, Tufarapainuu et Tufarapaïraï pour chercher une compagne digne de lui. Ils parcoururent tout l'archipel depuis Taïti jusqu'à Borabora, et ce fut là seulement qu'ils trouvèrent l'objet de leur mission. Au pied du Monatahuhura, montagne aux flancs rouges, ils aperçurent Vairaümati, et, à son aspect, ils se dirent l'un à l'autre : Voici une femme qui convient à notre frère. Alors ils remontèrent au ciel en toute hâte et apprirent à Oro le succès de leur voyage. Ils lui décrivirent l'en-

droit où résidait la jeune fille en question, et ils la représentèrent comme douée de toutes les grâces et de tous les attraits que puisse posséder une mortelle. Oro tendit l'arc-en-ciel sur les nuées, de manière à ce qu'une des extrémités s'appuyât sur la montagne aux flancs rouges, et formât un chemin du ciel sur la terre.

» Le dieu descendit par cette voie : il vit Vaïraūmati, et il l'épousa. Chaque soir, il quittait le royaume des nuages pour se rendre auprès d'elle, et le lendemain matin il regagnait par l'arc-en-ciel les régions éthérées. Sa femme lui donna un fils qu'il nomma Hoa-tabu-i-te-raï, c'est-à-dire, ami des dieux, et ce fils devint par la suite un chef puissant parmi les hommes.

» Cependant les absences continuelles d'Oro furent remarquées de ses deux plus jeunes frères, Urutetefa et Orotetefa. Ils entreprirent de suivre ses traces, et, descendant par la même voie que lui, ils le découvrirent assis près de sa femme, au pied de la montagne aux flancs rouges. Comme ils étaient honteux de les aborder sans avoir un présent à leur offrir, un d'entre eux se transforma en cochon et en une touffe d'*uru* ou plumes rouges, et l'autre donna ce riche cadeau aux deux époux. Ceux-ci en furent très-charmés : le cochon et les plumes restèrent ce qu'ils étaient ; mais le dieu, qui y était caché, reprit sa première forme.

« Une telle marque d'attention toucha vivement Oro, et voulait une récompense. Il éleva ses deux frères au rang des dieux et les institua *Areois* en disant : « *Ei areoi orua i te ao, nei ia noaa ta ooua tuhaa ;* » c'est-à-dire : « Soyez tous deux *Areois* dans le monde, afin que vous ayez votre part du gouvernement. » En commémoration de cette métamorphose, les *Areois* sacrifiaient dans chacune de leurs fêtes un cochon qu'ils plaçaient sur l'autel. Ils y déposaient aussi une touffe de plumes rouges.

» Or, les deux frères qu'Oro avait faits dieux et rois des *Areois* vécurent dans le célibat et n'eurent point de postérité. C'est pourquoi ceux qui se dévouèrent à leur culte purent se

marier, mais il leur fut défendu d'avoir des enfants. Ils devaient donc, pour obéir à la première loi de cette institution, mettre à mort tous ceux qui leur naissaient. »

La légende donne ensuite le nom des membres qui composèrent la société dans l'origine et qui furent désignés par les deux frères d'Oro, sous la direction d'Oro lui-même. Ces premiers sociétaires reçurent le pouvoir d'en nommer d'autres, et c'est ainsi que l'institution s'est perpétuée jusqu'à l'abolition de l'idolâtrie.

Les Areoïs formaient comme une caste de libertins privilégiés qui passaient leur temps à errer d'île en île et portaient partout leurs exemples corrupteurs. Le capitaine Cook vit un jour soixante-dix canots qui partaient de Huahine et qui étaient remplis d'Areoïs. Ce fait seul peut donner une idée de l'étendue de cette association.

En débarquant, ils allaient offrir au roi ou chef et aux temples des dieux les présents d'usage, puis ils exécutaient leurs danses et accomplissaient leurs autres cérémonies. Leur extérieur choquait également la décence et la propreté. Quant à leurs danses, il les accompagnaient de vociférations, de postures et de gestes lascifs. Ils les continuaient pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, et lorsqu'ils étaient épuisés de fatigue, ils s'embarquaient pour une autre île.

Certes, aux yeux des Européens qui foulaient, pour la première fois, ces bords délicieux, c'était un spectacle pittoresque que celui de tous ces canots dont les voiles blanches se balançaient au souffle de la brise sur le sein paisible de l'océan, et d'où sortaient des chants, des cris de joie, des hymnes célébrant le plaisir. Mais quand on connaissait mieux l'objet de ces fêtes et les mœurs de ceux qui y figuraient, leur gaieté, leurs jeux dépouillés du prestige de l'innocence, perdaient tous leurs charmes, et l'on ne voyait plus, dans les Areoïs, qu'une troupe de gens corrompus, la honte de l'espèce humaine et le fléau de ces îles. Protégés par les chefs et les rois, ils étaient la terreur des agriculteurs, ils dévastaient les plantations situées dans le voisinage du lieu où ils étaient

débarqués, et aux actes du libertinage le plus révoltant, ils joignaient le vol.

L'association se divisait en six classes qui se distinguaient entre elles par le tatouage. Elle comptait en outre une foule d'affiliés des deux sexes qui suivaient les Areoïs pour partager leurs débauches. Ceux-ci, qu'on appelait Tanaüraü, n'étaient point tenus de faire périr leurs enfants ; mais, en cela, comme en d'autres choses, ils se conformaient à l'exemple qu'ils avaient sous les yeux.

Les Areoïs, malgré leur vie licencieuse, étaient tous mariés, et leurs femmes faisaient partie de l'association. Une chose bizarre, c'est qu'ils poussaient la jalousie jusqu'à l'excès. L'épouse infidèle et son complice étaient quelquefois punis de mort.

Les chefs de cette institution, qui comptait tant de monstres dans son sein, étaient l'objet d'une vénération profonde et de toutes sortes d'égards, tant de la part des hautes classes que de la populace. Tout le monde pouvait y être admis ; mais il fallait passer par les épreuves d'un long noviciat et franchir successivement les degrés qui séparent la dernière classe de la première.

On supposait que les Areoïs, en se décidant à entrer dans la société, avaient obéi à une inspiration des dieux. Dès leur admission, ils recevaient chacun un nom particulier qu'ils devaient porter désormais. On leur enjoignait d'abord de massacrer leurs enfants ; puis on les dressait à prononcer l'invocation d'usage en l'accompagnant des mouvements et des contorsions que la règle commandait. A la réception d'un nouveau sociétaire, la loi qui défendait aux femmes de manger de la chair de porc était momentanément suspendue. Un cochon, bien enveloppé dans une pièce d'étoffe sacrée, était immolé aux dieux. Quelquefois on le mettait en liberté, après lui avoir décoré les oreilles avec des filaments de noix de coco. Alors cet animal était réputé sacré ; il errait dans l'île sans avoir rien à craindre pour sa personne, et il ne mourait que de sa belle mort. Destin assez rare parmi les cochons.

Les réunions des Areoïs n'étaient pas seulement consacrées au chant et à la danse. Il est impossible de décrire ici les obscénités, les pratiques infâmes auxquelles ils se livraient. Toutes n'avaient pas lieu à la face du soleil. Quelques-unes étaient si révoltantes que les Areoïs eux-mêmes prenaient soin de les cacher.

C'est ainsi qu'ils vivaient dans la paresse, dans des habitudes de cruauté, de brigandage et de licence, vénérés comme des êtres supérieurs et presque comme des dieux ! Leur mort était célébrée par des prières et des lamentations publiques qui duraient deux ou trois jours.

Grâce à leurs ressources très-étendues, les Areoïs pouvaient toujours recourir à l'intervention du prêtre de Romatane. On croyait que ce prêtre tenait les clefs du Rohutu-Noanoa, c'est-à-dire du paradis. Il secondait donc le prêtre d'Oro dans les cérémonies funèbres ; quant au Rohutu-Noanoa (littéralement du paradis parfumé), il se rapportait assez au paradis de Mahomet. Les Taïtiens croyaient qu'il était situé près d'une montagne très-haute qui existait à Raiatea, dans le voisinage du port Hamaniino. Cette montagne s'appelait *Temehani unaiïna* ; elle était invisible aux yeux des mortels et se perdait dans les cieux. La contrée environnante était un séjour de délices orné de fleurs riantes, et embaumé des plus doux parfums. Là, les Areoïs trouvaient, après leur mort, des tables somptueusement chargées de fruits appétissants, des jeunes gens et des jeunes filles qui rivalisaient de beauté, en un mot toutes les jouissances des sens.

Pour obtenir l'intervention du prêtre qui tenait la clef de ce paradis, il en coûtait fort cher, si cher que les pauvres gens devaient renoncer à y entrer jamais, et que les portes ne s'ouvraient qu'aux gens riches et aux Areoïs.

Nous avons vu que les statuts des Aeroïs enjoignaient aux membres de cette société d'immoler leurs enfants. Cependant cet usage abominable était répandu parmi toutes les classes. On ne sait pas au juste à quelle date il remonte ; il paraît extrêmement ancien, mais il est probable que dans le cours

des soixante-dix années qui précédèrent l'introduction du christianisme, il fut pratiqué sur une échelle beaucoup plus large qu'auparavant, sans quoi la population de l'archipel n'aurait jamais atteint le chiffre qu'elle a dû avoir jadis.

Wallis, lorsqu'il découvrit Taïti, et plus tard, le capitaine Cook, y trouvèrent la coutume de l'infanticide en vigueur. Ce fut la première chose contre laquelle les missionnaires protestants dirigèrent leurs attaques, mais ils échouèrent dans leurs efforts. A toutes leurs remontrances, les parents répondaient généralement que telle était la coutume du pays. Ils abordaient les prédicateurs de l'Évangile ayant encore les mains teintes du sang de leurs enfants. Ils parlaient de ces victimes innocentes avec la plus froide insensibilité, et semblaient s'enorgueillir d'avoir su résister aux doctrines des étrangers. Ainsi, par exemple, le roi Pomaré I^{er} reconnaissait que c'était là une coutume inhumaine et impolitique. Il se souvenait, disait-il, que le capitaine Cook, pour lequel il professait une haute estime, l'avait fortement blâmée. Voilà le langage que le roi Pomaré tenait aux missionnaires; mais ses actions ne s'accordaient nullement avec ses paroles, puisque peu temps après il faisait mettre à mort ses propres enfants.

Sur le nombre des enfants qui naissaient dans le cours d'une année, les deux tiers au moins étaient tués par leur père ou par leur mère, ou par les voisins que ceux-ci chargeaient de ce soin. Parmi les enfants jumeaux, il en était très-peu qu'on laissât vivre. Les familles les plus nombreuses comptaient au plus deux ou trois enfants, tandis que le chiffre de ceux qu'on massacrait était effrayant. J'ai connu personnellement des Taïtiens qui, de leur propre aveu, avaient immolé huit, dix, douze enfants. Une femme qui lavait le linge de la maison en avait mis huit au monde, et il ne lui en restait qu'un seul : elle s'était débarrassée de tous les autres. Je pourrais multiplier les exemples. Mais il me suffira de dire que, pendant tout le cours de ma résidence à Taïti, je n'ai pas rencontré une seule femme qui, étant devenue mère sous le ré-

gime de l'idolâtrie, ne se fût pas rendue coupable du crime d'infanticide. Hélas ! cet usage affreux a subsisté encore assez longtemps après l'arrivée des missionnaires, et c'est à peine si l'on peut dire qu'il est entièrement aboli. En 1829, M. Williams, qui demeurait à Riateia, s'entretenait avec quelques amis sur ce sujet : trois femmes indigènes se tenaient assises dans la pièce où ils étaient. La plus âgée comptait quarante ans. « Peut-être, remarqua M. Williams, chacune de ces femmes a-t-elle commis un infanticide. » La question leur fut posée, et il se trouva que M. Williams ne s'était point trompé. L'étonnement des assistants fut porté à son comble, quand on eut calculé, d'après les aveux de ces trois femmes, qu'elles avaient entre elles tué vingt et un enfants. L'une en avait fait périr neuf, l'autre sept et la troisième cinq !

Parmi les moyens employés pour consommer l'infanticide, il y en avait qu'on ne saurait relater, tant ils révoltent la nature et la bienséance. Il ne paraît pas que les Taïtiens entermassent leurs enfants vivants. Ils ne les tuaient pas non plus après les avoir laissés vivre pendant quelque temps. L'œuvre abominable s'exécutait aussitôt après le moment de la naissance, et souvent même avant. Les méthodes les moins barbares consistaient à percer les innocentes victimes avec une canne de bambou très-aiguë, ou à les étrangler, ou à les étouffer en leur plaçant le pouce dans la bouche. Quant aux autres, nous en ferons grâce à nos lecteurs.

C'étaient les parents eux-mêmes qui étaient les exécuteurs. C'était la mère qui, d'une main dénaturée, anéantissait son fruit ; c'était le père qui, au lieu de saluer avec des transports de joie la venue du nouveau-né, se hâtait de l'enfourer tout palpitant encore dans quelque trou qu'il recouvrait ensuite d'épines ou de gazon.

Mais si l'enfant n'était point sacrifié aussitôt après sa naissance, la vie lui était désormais assurée. Était-ce en vertu d'une loi du pays ? était-ce l'instinct maternel qui l'emportait sur l'usage ? On ne sait ; mais enfin le fait a été constaté, et il est consolant. Il repose l'esprit au milieu de tant d'hor-

reurs. Oui, si le nouveau-né respirait dix minutes, il était sauvé. Au lieu de l'étreinte mortelle d'un monstre à face humaine, il recevait les douces caresses d'une mère. Sa mère lui souriait et le nourrissait ensuite avec la plus tendre sollicitude. On en a même vu qui défendaient leurs enfants contre le père et le reste de la famille, comme cela a lieu chez quelques espèces d'animaux, et qui triomphaient dans cette lutte.

Les causes qui motivaient ces actes barbares étaient, d'une part, les réglemens de la société areoï ; de l'autre, la faiblesse et le peu de durée du lien conjugal.

Ce lien était rompu dès que l'une des parties contractantes en manifestait le désir. Parmi les principaux chefs, il subsistait nominalement même après le divorce ; mais cela n'empêchait pas le mari de prendre d'autres femmes, la femme de se donner à d'autres maris. Les enfants qui provenaient de ces unions passagères étaient tous invariablement massacrés. L'orgueil des familles le voulait ainsi, et cette raison a peut-être causé plus d'infanticides que toute autre.

La condition dégradée où vivaient les femmes taïtiennes faisait qu'on sacrifiait surtout les enfants du sexe féminin. Aussi les missionnaires ont-ils trouvé en arrivant une disproportion très-marquée entre les deux sexes. Cette disproportion, qui n'était pas moindre de six contre un, a diminué depuis sous l'influence salutaire du christianisme, et l'équilibre se rétablit peu à peu.

L'on mariait les jeunes filles à douze ou treize ans, et les garçons à quinze. Ces dates sont restées à peu près les mêmes. Souvent les chefs et les personnes appartenant à la classe la plus haute fiançaient leurs enfants à un âge encore plus tendre. Les préliminaires du mariage n'étaient pas longs. On ne connaissait guère à Taïti ce qu'on appelle faire la cour. On allait tout d'abord au fait, et si les deux jeunes gens s'agréaient, on procédait aux épousailles.

Les chefs et les principaux habitants laissaient agir pour eux, dans ces occasions, des entremetteurs. Quelquefois aussi ils étaient fiancés dès leur naissance. La jeune fille dont la foi

était engagée de cette sorte était appelée *vahine pahio*. Quand elle commençait à devenir grande, ses parents, pour mieux garder le dépôt de sa virginité, lui construisaient, dans le voisinage de leur demeure, une espèce de petite forteresse où elle était renfermée la nuit, et où elle passait une grande partie de son temps. Ses parents, ou du moins un des membres de la famille, ne la quittait point, veillait nuit et jour auprès d'elle et suivait partout ses pas.

Les mariages étaient l'occasion de danses, d'amusements, de fêtes. Une troupe d'Areois ne manquait jamais d'y assister et d'y jouer le principal rôle. Le matin du jour fixé, un autel temporaire était dressé dans la maison de la fiancée, et sur cet autel on plaçait les reliques de ses ancêtres couvertes d'une belle étoffe blanche du pays. Les parents de la mariée et les assistants lui offraient en cadeau d'autres pièces d'étoffe blanche. On se rendait ensuite au temple. Les deux futurs, en entrant, se revêtaient de leurs habits de noce qui, plus tard, étaient considérés comme sacrés, et ils allaient se placer dans l'enceinte, l'un à droite, l'autre à gauche et à sept ou huit pas de distance. Le prêtre arrivait couvert de ses vêtements sacerdotaux; il demandait tour à tour aux deux jeunes gens : N'abandonnerez-vous pas votre femme? N'abandonnerez-vous pas votre mari? Et sur la réponse négative de chacun d'eux, il leur souhaitait une union prospère et il invoquait les dieux en leur faveur. En ce moment, les parents et les amis apportaient une grande pièce d'étoffe blanche qu'ils étendaient sur le plancher du temple. Les deux mariés se plaçaient sur cette étoffe et se prenaient par la main. Ensuite les parents de la femme enveloppaient un morceau de canne à sucre dans une branche du *miro* sacré, et le plaçaient sur la tête de l'époux. Les parents de celui-ci s'acquittaient du même cérémonial envers l'épousée. Quelquefois les femmes des deux familles se faisaient des entailles au visage avec un instrument formé de dents de requin. Elles recueillaient dans une pièce d'étoffe le sang qui découlait de leurs blessures, et cette pièce d'étoffe elles la déposaient aux pieds de la nouvelle mariée

Enfin, pour terminer la cérémonie, on apportait une autre pièce d'étoffe que les parents jetaient par-dessus la tête des deux époux.

Comme on le voit, les pièces d'étoffe jouaient ici le principal rôle. Celles qui avaient servi dans ces occasions étaient regardées comme sacrées, on les remettait au roi ou aux Aeroïs.

Malgré ces cérémonies, dont deux sont véritablement imposantes, je veux dire les reliques des ancêtres prises à témoin de l'engagement contracté, et le sang des parents répandu et recueilli dans le même linge en signe de l'union des deux familles; malgré, dis-je, ces cérémonies, le lien du mariage était celui qu'on rompait le plus facilement et qu'on respectait le moins. La polygamie était pratiquée à Taïti plus que dans tout autre archipel de l'océan Pacifique. La plupart des *Taatiras* ou chefs d'un rang inférieur avaient deux ou trois femmes. Quant aux principaux chefs, bien qu'ils pussent entretenir autour d'eux comme une espèce de sérail, c'étaient moins des épouses qu'ils avaient que des concubines. Tant qu'ils gardaient avec eux leur première femme, toutes les autres cédaient le pas à celle-ci, qui seule avait réellement le titre d'épouse. Lorsque les parties étaient d'un rang égal, elles se séparaient souvent. Le mari prenait d'autres femmes, la femme d'autres maris; que si cette dernière était supérieure en rang à celui qu'elle épousait, il lui était permis d'en prendre autant d'autres qu'elle voulait. Elle ne cessait pas pour cela d'être nominativement la femme du premier homme qu'elle avait épousé.

Les détails relatifs à la pratique du tatouage étant bien connus, nous les omettrons ici; d'ailleurs cette pratique a cessé d'être usitée. Les chefs l'ont prohibée par suite des désordres auxquels elle donnait lieu.

Les populations de l'archipel étaient souvent en guerre. Pendant les quinze années que M. Nott séjourna dans ces îles, à l'époque où le paganisme y était encore en vigueur, la guerre y éclata dix fois, et les premiers missionnaires furent témoins de maintes scènes de carnage. Le dieu qui présidait

aux combats était Oro. C'était un dieu cruel qui se réjouissait de la vue du sang et auquel les prêtres n'offraient que des victimes encore saignantes.

On préludait à la guerre par un sacrifice humain en l'honneur d'Oro. On trempait une plume dans le sang de la victime, et cette plume, que l'on portait triomphalement aux combattants, leur annonçait que le dieu marchait avec eux. La rupture de la paix s'appelait *aoti a pito*, c'est-à-dire couper la corde de l'union. Le parti qui violait le traité existant immolait toujours une victime humaine afin de désarmer la colère des dieux. Le parti qui se voyait attaqué en faisait autant, afin de se rendre les dieux favorables et de les exciter à la punition de leurs ennemis. Enfin la déclaration des hostilités était marquée par un autre sacrifice humain.

S'il s'agissait d'une expédition navale, on rassemblait et on équipait les canots. On mettait les armes en état, et la poignée de chaque engin de guerre et de chaque rame était enduite de la gomme résineuse que produit l'arbre à pain, afin qu'elle tînt mieux à la main.

Lorsque tous ces préparatifs étaient achevés, un autre sacrifice humain était offert au dieu Oro, et une prophétie inspirée par lui annonçait généralement que la flotte ou l'armée serait victorieuse. Pendant ce temps-là, les principaux chefs, les prêtres et le roi tenaient conseil. Le plus souvent c'étaient eux qui décidaient de la paix ou de la guerre; mais il y avait des occasions où le peuple, soulevé par ses orateurs, prenait l'initiative et entraînait ses chefs.

La guerre étant décidée, le *vea* ou héraut du roi parcourait l'île et sommait les habitants de se rendre en armes au lieu indiqué. Quelquefois ce héraut portait l'étendard royal. On laissait les femmes, les enfants, les vieillards dans les villages ou dans une place de sûreté, et les hommes partaient pour le rendez-vous. Le chef de chaque district emmenait avec lui les guerriers soumis à son autorité, et, en arrivant, il en indiquait le nombre au roi.

Restaient encore maintes cérémonies à accomplir. Les pré-

tres, dans ces occasions, jouaient un rôle très-important. C'étaient eux qui étaient chargés de rendre les dieux propices et de déterminer ceux de l'ennemi à l'abandonner. Pour cela, ils multipliaient les prières et les invocations. Bientôt ils venaient annoncer qu'ils avaient réussi dans leur double entreprise. Un tel service méritait assurément une récompense éclatante. Aussi les chefs s'empressaient-ils d'offrir aux bons prêtres une quantité considérable de pièces d'étoffe, des nattes et même un canot surmonté d'une branche du *miro* sacré et de quelques plumes rouges, emblèmes des dieux tutélaires.

A ces dons, on en ajoutait d'autres semblables pour engager les prêtres à persévérer dans leurs saints travaux; puis d'autres encore, tels que fruits, cochons, pour les exciter à redoubler de vigilance. L'offrande de tous ces dons donnait lieu à trois cérémonies distinctes.

Après cela, on bâtissait la maison du *manaha* ou hôtellerie des dieux. C'était la maison destinée à recevoir et à loger les dieux dont on avait obtenu le secours. A cette occasion on immolait encore une victime humaine, puis les ouvriers se mettaient en besogne. Un jour suffisait pour que la hutte fût achevée. Ce jour-là, il était défendu aux habitants de prendre aucune nourriture, d'allumer du feu, de lancer un canot en mer, etc. Le cadavre de l'homme immolé était déposé au pied du pilier central de l'édifice.

Enfin on procédait à la dernière cérémonie, qui consistait à construire de petits temples en miniature sur les canots sacrés. Des plumes rouges enlevées momentanément aux idoles y étaient déposées. On supposait que les dieux, en vertu des prières des prêtres, quittaient leur séjour céleste pour venir résider dans ces temples et assister au combat. A cet effet, la mythologie taïtienne admettait des êtres placés entre les dieux et l'homme et qui servaient d'intermédiaires et de messagers. Ils erraient sans cesse autour de l'archipel, tantôt sous la forme d'un oiseau, tantôt sous celle d'un requin, et lorsqu'ils entendaient les prêtres invoquer l'assistance des

dieux, ils se hâtaient d'aller avertir ceux-ci et leur disaient : « *Maï haere i te hao, e tamae ti te ao.* » Ce qui signifie : « Paraissez, car il y a guerre parmi les hommes. »

On terminait toutes ces cérémonies en immolant les porcs les plus gras. On les faisait cuire sur le rivage ; les têtes étaient coupées et placées sur les autels que portaient les canots. Quant au reste du corps, les prêtres s'en régalaient. Soit que le combat eût lieu sur terre ou sur mer, comme ces engagements se livraient toujours à peu de distance du rivage, une flotte et une armée s'avançaient de compagnie ; l'armée était ordinairement suivie d'une multitude de gens qu'attirait l'espoir du pillage. Le capitaine Cook raconte qu'en 1774 il vit une de ces flottes qui comptait mille sept cents canots, dont chacun portait quarante hommes, en tout six mille hommes. Les modes d'attaque et de défense étaient très-variés et dépendaient des circonstances. Voici comment une armée qui se présentait au combat se divisait : 1° le premier rang ou l'avant-garde ; 2° le second rang ; 3° le troisième rang ; 4° le quatrième rang ; 5° la cinquième ligne, qui comprenait les femmes, les enfants et le bagage des guerriers. Le roi et les hommes les plus braves étaient toujours placés au premier rang.

Les combattants s'avançaient en chantant des airs belliqueux, en défiant l'ennemi par des cris et des imprécations ; rarement ils employaient la tactique de l'embuscade ; et s'ils en venaient aux mains pendant la nuit, chaque guerrier portait une torche.

Parfois, les champions les plus renommés de chaque armée devançaient le reste de la troupe ; et arrivés en présence de l'ennemi, ils s'accroupissaient sur le sable ou sur le gazon. Bientôt deux ou trois d'entre eux se levaient et provoquaient en combat singulier autant de champions du parti opposé. Ce défi était toujours accepté avec empressement ; alors ces guerriers barbares, comme ceux d'Homère, s'avançaient les uns contre les autres en proclamant leurs noms, leurs exploits et ceux de leurs ancêtres, et en annonçant qu'ils allaient ajou-

ter un nouveau triomphe à la liste de leurs victoires. Pour conclure, ils invitaient leurs adversaires à s'approcher, s'ils voulaient être offerts en sacrifice au dieu Oro. Les adversaires ne manquaient pas de répondre sur le même ton ; et quand on s'était bien harangué, on en venait aux prises en présence des deux armées.

Tantôt deux guerriers seulement s'avançaient l'un contre l'autre, tandis que leurs compagnons, assis sur le sable, les regardaient tranquillement, tantôt l'action s'engageait entre plusieurs combattants. Si l'un d'eux tombait, un homme de son parti allait prendre sa place ; si l'une des deux troupes avait le dessous, l'armée à laquelle elle appartenait se précipitait pour la soutenir, et la mêlée devenait générale. On se battait avec fureur, et le sang coulait à grands flots. Les *Rauti*, semblables aux druides des anciens Bretons, excitaient par leurs discours l'ardeur des guerriers ; ils leur rappelaient les titres de gloire de leurs aïeux, la renommée de leur tribu ou de leur île, la puissante influence de leurs divinités, et les exhortaient à se comporter vaillamment. Eux-mêmes ne s'épargnaient pas ; ils payaient de leur personne et prêchaient d'exemple : « Précipitez-vous comme les vagues, criaient-ils, éclatez comme ressac ; frappez avec force, frappez avec colère, etc. »

Quelquefois la bataille durait plusieurs jours consécutifs. Dans les intervalles de repos, les *rauti* redoublaient d'efforts ; ils parcouraient le camp, ils parlaient à chaque guerrier ; ils félicitaient les vaillants, ils encourageaient les faibles et les timides. Les prêtres les secondaient, et prenaient aussi part à l'action.

A chaque combattant qui tombait blessé ou tué, le parti opposé poussait des cris de triomphe. Une lutte terrible s'engageait autour du corps du malheureux ; et si l'ennemi s'en emparait, il l'entraînait ou le transportait hors de la mêlée pour être offert en sacrifice aux dieux.

Les armes étaient des plus simples : on ne connaissait pas l'usage du bouclier. On se battait à coups de fronde, à coups

de lance et de massue, etc. Les lances, en bois de cocotier ou en bois de fer, avaient de douze à quinze pieds de longueur et un pouce et demi de diamètre au milieu. On se perçait de loin avec des espèces de fourches, on s'assommait de près avec des massues : on employait des flèches barbelées et armées d'os de poisson, des javelines longues de trois pieds, des coquillages tranchants pour couper la gorge aux blessés, etc. Grâce à tous ces moyens de destruction, les batailles étaient extrêmement meurtrières. L'armée victorieuse poursuivait avec acharnement l'ennemi qui fuyait : on ne faisait ni grâce ni merci.

Les Taïtiens, pour marcher au combat, se paraient de leurs plus beaux atours, et se parfumaient le corps d'une huile odoriférante. Les frondeurs étaient choisis parmi les hommes les plus agiles ; ils ne portaient qu'un *maro*, ou manteau très-lâche. Il y avait aussi ce qu'on pourrait appeler des cuirassiers. C'étaient des hommes vigoureux, couverts d'une armure en bois, laquelle protégeait la poitrine, le dos, les flancs, et qu'ils portaient par-dessous leurs vêtements. Cette espèce de cuirasse mettait un guerrier à l'abri d'un coup de lance ou de pierre ; mais elle ne lui laissait que l'usage de ses bras, et en cas de retraite elle l'exposait à être massacré.

Les prisonniers que l'on avait faits dans la bataille étaient immédiatement mis à mort, à moins qu'on ne les gardât comme esclaves. Quant à ceux qui avaient été tués, on faisait souffrir à leurs misérables restes une foule d'outrages. Les cadavres restaient exposés en plein air pour servir de pâture aux porcs, aux chiens sauvages et aux crabes. Les vainqueurs s'emparaient des os de la mâchoire inférieure pour en faire des trophées ; ils prenaient les os des jambes et des bras qui leur servaient d'outils pour la construction des canots : les crânes servaient de tasses à boire.

Les habitants des îles Marquises et ceux de la Nouvelle-Zélande ont été et sont encore anthropophages. On ne voit pas que les Taïtiens se soient jamais livrés, comme nation, à cette coutume abominable. Cependant il est notoire que quelques

individus, dans l'ivresse du triomphe et par forfanterie, ont mangé de la chair de leurs ennemis. Commencée par des sacrifices humains, la guerre se terminait de même. On priait le dieu des combats de retourner dans le royaume de la nuit, et le dieu de la paix de présider au gouvernement du monde.

Les combats maritimes offraient cette particularité, que les canots des deux partis étaient rangés sur une seule ligne. Chacun de ces canots était solidement attaché aux autres par une amarre, de manière à ce que la ligne ne pût être rompue. C'est dans cet ordre de bataille que les deux flottes s'avançaient l'une contre l'autre. Dès qu'elles étaient assez rapprochées, les frondeurs engageaient l'action en lançant une nuée de pierres. A une distance encore moindre, on se battait à coups de javeline, jusqu'à ce qu'on en vint à l'abordage, et alors les deux lignes s'entre-choquant et se confondant en une seule, présentaient d'un bout à l'autre le spectacle le plus affreux. C'était, comme sur terre, un combat d'extermination, où personne ne faisait quartier.

Les Taïtiens avaient aussi des places de défense et de refuge; c'étaient des rochers inaccessibles, où l'art était venu au secours de la nature, des défilés étroits, des vallées entourées de hautes montagnes, des gorges, des ravins, où un homme pouvait arrêter une armée. On cite entre autres forteresses celle de Pare, qui était construite en pierres de taille.

Les insulaires savaient élever une barricade, et amonceler au sommet d'une roche des pierres, des troncs d'arbres qu'ils faisaient rouler sur la tête des assaillants. Ils plantaient aussi, autour de leurs places de refuge, des arbres qui, serrés les uns contre les autres et entrelaçant leurs branches, empêchaient l'ennemi d'avancer. Quelques-uns de ces forts étaient très-considérables. Les murs en avaient jusqu'à douze pieds d'épaisseur, et enfermaient plusieurs acres de terre, des sources, des plantations. Une population entière pouvait s'y loger. L'ennemi en faisait quelquefois le siège. Si l'escalade ne lui réussissait pas, il établissait un blocus, et cherchait à réduire les assiégés par la famine. Ceux-ci tentaient des sorties fréquen-

tes; réduits à la dernière extrémité, et ne pouvant offrir au dieu Oro un sacrifice humain, ils coupaient un jeune platane; puis, croyant que l'on ne découvrirait pas la fraude, ils lui disaient : Voici un homme que nous t'offrons, délivre-nous, sinon tu n'es qu'un mauvais démon.

Une place assiégée se rendait à discrétion ou capitulait; dans ce dernier cas, on se donnait des otages de part et d'autre, et l'on échangeait deux jeunes chiens en signe de bonne foi : la conclusion de la paix donnait lieu à des danses, des repas et à diverses cérémonies religieuses.

Les Taïtiens adoraient un grand nombre de divinités; mais parmi cette multitude de dieux, il n'y en avait aucun qui fût considéré comme l'être créateur, l'être souverainement bon et souverainement puissant. A l'exemple de tous les peuples de l'antiquité, les Taïtiens attribuaient l'origine des choses et même celle de leurs dieux au chaos, à la nuit; les prêtres ne s'accordaient pas sur le point de savoir si l'existence du monde était antérieure à celle de Taaroa, leur dieu principal, ou si c'était lui qui l'avait créé. On ne trouve rien dans leurs croyances qui ait le moindre rapport avec la doctrine de la Trinité ou la tradition de Brahma, Vishnou et Siva. Taaroa était le premier et le père des dieux, il avait pour fils Oro; mais entre Taaroa et Oro, on comptait trois classes de divinités dont la liste serait trop longue. En outre, les Taïtiens avaient une foule d'autres dieux inférieurs dont ils avaient peuplé la terre, les airs et l'océan : ainsi le dieu Hiro avait servi de sujet à maintes histoires et à maintes légendes, où l'on racontait ses voyages, ses combats contre les dieux des tempêtes et ses querelles avec les monstres marins. Un jour ces monstres l'endormirent dans une caverne située au fond de l'océan, tandis que le dieu des vents soulevait un orage terrible afin de submerger un navire qui portait certains amis du dieu Hiro; ces malheureux, sur le point de périr, invoquèrent leur protecteur; deux bons génies entrèrent dans la caverne où celui-ci reposait, ils le tirèrent par le bras et l'avertirent de ce qui se passait : aussitôt il monta à la surface de l'océan; à sa

vue, le dieu des vents s'enfuit, les vagues s'apaisèrent et les voyageurs furent sauvés ! N'est-ce pas là le *quos ego* de Virgile ?

Une éclipse de lune répandait l'épouvante parmi les Taïtiens ; ils croyaient qu'un dieu à qui ils avaient négligé de rendre hommage voulait, pour les punir, avaler l'astre des nuits. Ils couraient au temple, chargeaient d'offrandes l'autel, et s'efforçaient, par leurs prières, de désarmer la colère du dieu et de lui faire lâcher sa proie.

Il y avait des dieux pour chasser les mauvais esprits, pour rompre les sortilèges, pour guérir ; il y en avait pour les divers arts mécaniques ; il y avait le dieu des voleurs, le dieu des apparitions, etc. Les esprits formaient une classe particulière entre les dieux et les hommes ; c'étaient les âmes des pères, des mères, des enfants, des parents, des amis ; on les redoutait extrêmement, car ils étaient aux ordres des sorciers qui les employaient à une foule de mauvais usages : on les regardait comme très-irritables, très-cruels, et toujours prêts à punir la moindre négligence.

Les dieux gouvernaient le monde ; mais, en général, ces dieux, qui exigeaient sans cesse des offrandes et des sacrifices et qui menaçaient continuellement de leur colère, ne donnaient en retour à leurs adorateurs aucune marque de bienveillance. Pour n'avoir pas affaire directement avec eux, les Taïtiens s'étaient fabriqué des idoles qui étaient censées les représenter.

Ces idoles consistaient en des pièces de bois grossièrement taillées et recouvertes d'étoffes, en des blocs informes ornés de guirlandes de cocos et de plumes rouges. Il y en avait de gigantesques et de petites : les unes représentaient les esprits, les autres les dieux de la nation ou de chaque famille ; il n'était pas de famille qui n'eût la sienne. On supposait que les dieux habitaient l'intérieur de ces idoles pendant un certain temps, et alors elles étaient toutes-puissantes ; mais aussitôt que le dieu se retirait, l'idole perdait sa vertu.

J'ai conversé fréquemment avec un fabricant d'idoles ; je lui demandais s'il croyait à la puissance surnaturelle du bloc

de bois qu'avaient façonné ses mains : cet homme me répondait qu'à la vérité il avait eu souvent des doutes , mais que ses convictions religieuses avaient toujours fini par l'emporter. Ce n'était pas lui qui communiquait aux blocs ou aux pièces de bois une vertu divine, c'était le temple où on les transportait; c'était l'*atua* dont on les remplissait.

J'ai souvent parlé dans cette notice des plumes rouges qui décoraient les idoles , l'intérieur des temples , les canots armés en guerre ; ces plumes provenaient du *longue-queue* des tropiques et d'un petit oiseau que l'on trouve dans certaines parties de l'archipel. Les Taïtiens supposaient qu'elles étaient extrêmement agréables aux dieux, et que, par elles, ils communiquaient leur pouvoir et leur influence.

Les temples taïtiens étaient nationaux, ou locaux, ou domestiques. Dans ceux de la première catégorie on déposait les principales idoles; ils étaient enclos de murs qui s'étendaient sur un espace de terrain considérable; à l'intérieur, ils présentaient la forme d'un carré ou d'un parallélogramme dont les côtés avaient quarante à cinquante pieds de développement; devant l'un de ces côtés s'élevait une immense pyramide où l'on plaçait les autels et les images. Suivant M. Wilson, la pyramide du temple d'Atehuru avait cent quatre-vingt-dix pieds de haut, quatre-vingt-quatorze de large à la base et six au sommet; les revêtements de cette masse énorme étaient en quartiers de corail et de basalte; ils étaient équarris avec grand soin, surtout aux angles.

Les habitations des prêtres et des gardiens des idoles étaient situées dans le voisinage des temples; autour des édifices sacrés croissaient de grands arbres aux larges feuilles qui les entouraient d'ombre et de mystère; les plaintes du vent qui murmurait dans le feuillage, l'obscurité qui régnait dans l'enceinte, les formes monstrueuses des idoles, tout se réunissait pour inspirer une terreur superstitieuse et mettre ce séjour en harmonie avec le culte des dieux cruels qu'on y implorait.

Les prêtres des temples nationaux formaient une classe distincte : cette dignité était héréditaire. Quelquefois c'était

le roi qui était le prêtre de la nation ; souvent aussi il représentait les dieux dans sa personne, et recevait, en leur nom, des prières et des offrandes. Les fidèles, pour prier, fléchissaient un genou ou s'asseyaient les jambes croisées ; les prêtres invoquaient les dieux en chantant sur un ton monotone ; les offrandes consistaient en oiseaux, poissons, animaux, fruits de la terre, étoffes, etc. Pour les sacrifices humains, on prenait un prisonnier de guerre ou quelque individu qui avait attiré sur lui la colère du roi ou celle des prêtres ; si les victimes manquaient, une pierre, sur la requête du prêtre, était envoyée par le roi au chef du canton qui devait fournir un homme ; l'acceptation de la pierre signifiait que le chef allait obéir ; la famille à laquelle appartenait la victime était considérée comme *tabu* ou dévouée ; dès lors, si un autre sacrifice humain était commandé, c'était cette famille qui devait, de préférence, payer l'impôt du sang ; aussi le reste des membres qui la composaient se réfugiait-il dans les montagnes.

En général, le malheureux qui était destiné à périr n'avait aucun soupçon de ce qui le menaçait ; un coup de massue frappé à l'improviste ou un coup de pierre le terrassait. Il était d'ordinaire tué sur le lieu même ; son corps, que l'on déposait dans un grand panier de feuilles de cocotier, était porté au temple ; là, on ne le brûlait pas, on le plaçait devant l'idole ; le prêtre lui arrachait un œil, qu'il mettait sur une feuille de plantain et qu'il présentait au roi ; celui-ci portait à sa bouche cet objet dégoûtant comme s'il eût voulu le manger, puis il le faisait passer à un prêtre servant. Durant les prières on prenait quelques cheveux de la tête du mort et on les plaçait devant le dieu. La cérémonie achevée, le cadavre, enveloppé de feuilles de cocotier, était suspendu aux branches d'un arbre voisin ; on l'en retirait ensuite pour l'inhumer sous les marches du temple.

Des rites religieux accompagnaient tous les actes de la vie : on priaient avant les repas, avant de défricher le sol, avant de planter, de construire une habitation, de lancer un canot à la mer, de jeter les filets de pêche, d'entreprendre un voyage ; on

priait lorsqu'un chef était malade, et on achetait sa guérison par des offrandes proportionnées à son rang; que si le malade succombait, le dieu que l'on avait invoqué était chassé du temple comme inexorable et son image était détruite. On priait encore à l'expiration de l'année en faveur des âmes des morts: on demandait qu'elles fussent délivrées du séjour de la nuit et qu'il leur fût permis de revenir ici-bas en rentrant dans le corps de quelque mortel; cette doctrine n'était pas celle de la transmigration des âmes, l'esprit n'était supposé revenir que pour inspirer la personne dans le corps de laquelle il entraît et exécuter quelque commission de la part des dieux. Comme on voit, il y a là une certaine ressemblance avec notre jour des morts et une vague idée du purgatoire chrétien.

Non-seulement les Taïtiens tremblaient devant leurs dieux et leurs idoles, mais ils tremblaient aussi devant les sorciers. Cette dernière superstition se maintient encore dans toutes les îles de l'océan Pacifique: aux îles Sandwich, les chefs portent avec eux un crachoir confié à un serviteur fidèle et qui est destiné à recevoir leur salive; cette salive est brûlée chaque matin, de peur qu'elle ne serve aux sorciers. De même à Taïti, les habitants, lorsqu'ils se coupent les cheveux, les brûlent ou les enfouissent dans le sein de la terre, et chaque individu a son panier, son plat, ses instruments de table; il se garde bien de toucher à ceux des autres, afin d'échapper à la contagion des sortilèges. Ce qui désole les sorciers taïtiens, c'est qu'ils sont forcés de reconnaître l'impuissance de toutes leurs incantations contre les blancs: les blancs, disent-ils, sont protégés par un dieu supérieur; pourquoi lutterions-nous avec lui?

Avec les sortilèges marchent ordinairement l'art divinatoire, les oracles, les augures, etc. Tout cela existait à Taïti et s'y est conservé en partie. Il y avait des prophètes appelés *mani*, hommes inspirés des dieux et qui prédisaient l'avenir. Parmi leurs prophéties, la plus curieuse est celle qui annonce qu'un jour des *vaa ama ore* (littéralement des vaisseaux sans balancier) arriveront à Taïti, venant des terres étrangères. Les

Taïtiens, comme on sait, placent ordinairement une grosse pièce de bois en travers sur leurs canots pour les maintenir en équilibre et servir de lest. L'absence de ce balancier sur les vaisseaux européens fut une des choses qui leur causèrent le plus de surprise. La prophétie en question indiquant une manière de naviguer qu'on regardait comme impraticable, n'en est que plus étonnante. Quant à l'époque à laquelle elle remonte, on n'a pu la vérifier. Quoi qu'il en soit, lorsque les naturels aperçurent les premiers vaisseaux européens, frappés de leurs masses imposantes et du bruit retentissant de leurs canons, ils s'imaginèrent d'abord que c'étaient autant d'îles flottantes habitées par des êtres surnaturels, et d'où sortaient des tonnerres et des éclairs. Puis, étant montés à bord de ces îles prétendues, et ayant constaté par leurs propres yeux que c'étaient des navires sans balancier, ils déclarèrent unanimement que la prédiction du mani était accomplie.

Une autre prédiction annonce qu'après les vaisseaux sans balancier, Taïti verra arriver des vaisseaux sans cordages. Comparaison gardée, l'emploi des cordages est peu de chose sur les paquebots à vapeur; c'est peut-être cette espèce de navire que le prophète a voulu désigner.

On trouve chez les Taïtiens, et cela dès les premières périodes de leur histoire, la tradition du déluge. Cette tradition existe aussi avec quelques variantes qui n'altèrent pas le fond principal, parmi les autres archipels. Toutes portent en général que *Taaroa*, indigné de la désobéissance des hommes, jeta la terre dans la mer, et qu'il ne resta hors de l'eau que quelques pointes très-élevées, lesquelles forment aujourd'hui les îles de l'Océan. Voici à ce sujet une tradition taïtienne très circonstanciée :

« Taïti fut engloutie par les eaux de la mer. Les hommes, les cochons, les oiseaux, les chiens périrent. Le vent entraîna au loin les troncs des arbres et les pierres. Les vagues couvrirent les vallées et menacèrent de dépasser la cime des hautes montagnes.

» Cependant deux êtres animés, un homme et une femme, avaient jusque-là échappé à l'inondation. La femme prit un couple de poulets, le mari un couple de cochons, la femme un couple de chats, le mari un couple de chiens, et ils se dirigèrent vers Orofena (montagne de Taïti). Mais la femme dit à son mari : Cette montagne ne tardera pas à être submergée, gagnons plutôt le Pitohiti. Ils y atteignirent en effet : l'Orofana fut dépassé entièrement par la mer ; le Pitohiti resta seul à découvert.

» L'homme et la femme demeurèrent dix nuits sur cette hauteur. Lorsque enfin la mer se fut retirée, la terre fut longtemps sans rien produire. Les habitants avaient été engloutis, des masses de poissons pourrissaient dans les vallées et dans les antres des montagnes. Ce fut alors que le vent, qui avait soufflé avec une violence extrême, commença à s'apaiser. Les arbres et les pierres, qu'il avait emportés par-dessus les nuages, en tombèrent. La femme dit à l'homme : « Voici que nous avons échappé tous deux au déluge ; mais la chute de ces pierres et de ces arbres nous tuera ou nous blessera ; où chercherons-nous un asile ? — Creusons un trou pour nous y réfugier, » répondit l'homme. Et ils creusèrent dans la montagne un trou qu'ils couvrirent de pierres et de terre. Assis dans leur retraite, ils entendaient avec épouvante les pierres et les arbres qui tombaient du ciel. Bientôt cette pluie diminua et finit par cesser tout à fait.

» L'homme et la femme s'enhardirent à sortir de leur trou et à descendre dans la plaine. Le spectacle qu'elle offrait était désolant. Plus de maisons, plus de cocotiers, de palmiers, d'arbres à pain, d'hibiscus, de gazon. Il ne restait que la terre toute nue et des rochers. L'homme et sa compagne se bâtirent une cabane. La femme mit au monde deux enfants, un fils et une fille. Les parents s'affligeaient de manquer de nourriture pour eux et leur famille. Mais après qu'ils eurent souffert de longs jeûnes, l'arbre à pain commença à donner des fruits, ainsi que le cocotier et les autres arbres. La terre se para de nouveau d'arbres verdoyants et de plantes de toute

espèce. Elle se peupla d'une foule d'habitants qui descendaient de la même souche : l'homme et la femme préservés de la fureur des eaux. »

D'autres traditions parlent d'un canot qui servit de refuge à un homme et à une femme ainsi qu'aux diverses espèces d'animaux.

Sur les causes des maladies et sur la mort, les Taïtiens avaient des idées bizarres. Ils croyaient que les maladies étaient envoyées par les dieux, soit que ceux-ci eussent reçu quelque offense, soit qu'ils se fussent laissé gagner par les présents d'un ennemi. En conséquence, ils négligeaient beaucoup les moyens de guérison. Cependant ils reconnaissaient que leurs îles produisaient plusieurs plantes vénéneuses, et que plusieurs espèces de poissons mangés à une certaine époque de l'année, occasionnaient des maladies et la mort ; mais, dans leurs idées, ces plantes vénéneuses et la chair de ces poissons ne devenaient nuisibles qu'autant que les dieux le voulaient bien. C'étaient les dieux qui entraient dans les armes sous les coups desquelles les guerriers succombaient dans les batailles, et lorsqu'un homme mourait de mort subite, c'étaient encore les dieux qui s'emparaient brusquement de lui.

Les Taïtiens supposaient que les démons erraient autour de la maison des malades pour saisir l'âme au moment où elle sortait du corps, car ils croyaient à une âme, quoique leurs idées à ce sujet fussent extrêmement confuses. Cette âme, après avoir heureusement échappé aux démons, était conduite par de bons génies jusqu'au séjour de la nuit : là elle était mangée par les dieux, non pas en une seule fois, mais à plusieurs reprises différentes. Après quoi, elle était déifiée et devenait un esprit impérissable qui pouvait visiter le monde des vivants et inspirer les mortels.

Le ciel des bienheureux s'appelait *mira*. Il était, comme on l'a vu plus haut, situé sur une montagne au nord-ouest de Raiatea. Cette montagne n'était visible que pour les esprits. Elle abondait en parfums, en plantes d'une verdure éternelle. Les Areoïs et ceux qui y étaient admis avec eux goûtaient

toutes les délices imaginables. Un fait à remarquer, c'est que, dans cette croyance, il n'était question ni des peines ni des récompenses qui doivent suivre les bonnes ou les mauvaises actions. Quelques crimes que l'on eût commis, on entrait dans le ciel pourvu que l'on fût Areoï, et que l'on pût se concilier les dieux et les prêtres au moyen de riches offrandes.

Quand un individu mourait, on commençait par rechercher la cause de sa mort. Le prêtre s'embarquait dans le canot du défunt, et ramait lentement près du rivage, en face de la maison mortuaire, pour attendre et apercevoir l'âme à son départ. On supposait que cette âme volerait vers lui et se manifesterait sous une forme indiquant la cause de la mort. L'apparition d'une flamme annonçait l'action des dieux; celle d'une plume rouge signifiait qu'un ennemi, pour le faire mourir, leur avait offert des présents. Après s'être tenu quelque temps en observation, le prêtre revenait dire ce qu'il avait vu et toucher la récompense d'usage.

On s'occupait alors de disposer le cadavre. Le corps des chefs et celui des personnes appartenant aux classes aisées était soigneusement conservé. Quant aux pauvres gens, on les inhumait sans cérémonie. Les morts n'étaient point placés en terre horizontalement, mais assis et ayant les genoux élevés, la face pressée entre les genoux, les mains attachées aux jambes et le corps ceint d'une corde qui en faisait plusieurs fois le tour.

Durant le court intervalle qui séparait l'instant de la mort de celui de l'inhumation, le corps était couché dans une sorte de bière que l'on couvrait d'une étoffe blanche et que l'on décorait de fleurs odoriférantes. Quelquefois on le déposait sur un lit de feuilles. Les parents et les amis se tenaient assis tout autour, pleurant, se lamentant et se déchirant le visage et la poitrine avec des dents de requin,

L'embaumement n'avait lieu que pour les chefs et les personnes riches. La méthode en était très-simple. On extrayait les intestins, le cerveau, les parties les plus susceptibles de se corrompre. Le jour, le cadavre était exposé aux rayons du

soleil; la nuit, on le couchait sur le sol, en ayant soin de le tourner plusieurs fois, de manière à ce qu'il ne restât pas longtemps sur le même côté. On remplissait l'intérieur avec de l'étoffe enduite d'une huile parfumée qu'on injectait dans les autres membres, et dont on frottait l'extérieur. La chaleur des rayons du soleil et la sécheresse de l'atmosphère faisaient le reste.

Au bout de quelques semaines, les muscles et les chairs étaient devenus complètement secs; le corps tout entier semblait couvert d'une espèce de parchemin. Alors on le revêtait d'habillements et on le fixait dans l'attitude d'un homme qui est assis. On élevait devant lui un petit autel sur lequel les parents et le prêtre attaché à cette nouvelle idole offraient chaque jour des fruits, des fleurs, des aliments. On le gardait dans cet état plusieurs mois, quelquefois une année. Lorsque enfin il tombait en dissolution, la famille conservait le crâne, et enterrait le reste des ossements près du temple domestique.

Mais tandis que l'opération de l'embaumement avait lieu, un autre prêtre procédait à une bizarre cérémonie. Ce prêtre faisait creuser un trou dans la terre, au pied même de la plate-forme sur laquelle le corps était étendu, et, sur ce trou, il invoquait le dieu qu'on supposait avoir causé la mort du défunt. On le priait de permettre que toutes les fautes de celui-ci fussent enfouies dans le trou en question, afin que les survivants n'en fussent pas responsables.

Le prêtre, s'adressant ensuite au cadavre, lui demandait s'il consentait à cet arrangement. Son silence étant interprété dans un sens affirmatif, on fermait la fosse après y avoir enterré un bloc de pierre ou de bois qui était censé le représenter; puis le même prêtre prenait un certain nombre de feuilles de plantain; il en plaçait deux ou trois sous chaque aisselle du mort et autant sur la poitrine, et il lui disait: «Voici ta femme, voici ton enfant, voici ton père, voici ta mère, voici ta famille. Sois content, et du haut du monde des esprits, ne regarde point vers ceux que tu as laissés ici-bas.» Ceci avait

pour but de renvoyer le défunt satisfait et d'empêcher son esprit de troubler les vivants par des apparitions qu'on redoutait par-dessus toute chose.

Tous les individus qui avaient participé à l'embaumement et qu'on appelait *miri*, étaient évités avec soin pendant tout le temps de l'opération, car on supposait que les fautes qui avaient fait mourir le défunt s'attachaient à ceux qui avaient touché ses restes. Ces opérateurs eux-mêmes évitaient de porter sur leurs aliments des mains souillées par le contact d'un cadavre, et, pour manger, ils employaient les mains d'autrui. Aussitôt qu'ils s'étaient acquittés de leurs fonctions, ils couraient jeter à la mer les vêtements qui leur avaient servi; ils se plongeaient aussi dans les flots, afin de se laver de leur souillure. Les habillements du défunt étaient également jetés à la mer ou enterrés.

C'est assurément un fait très-curieux que la pratique de l'embaumement, par laquelle les Égyptiens et d'autres peuples de l'antiquité s'étaient rendus si célèbres, se soit retrouvée chez les insulaires de l'océan Pacifique, et l'on se demande encore d'où et par qui ils peuvent l'avoir reçue.

F. C. (*Ellis's Polynesian researches.*)